

BAHUT PESCALUNE 1958/1966

J'ai moi aussi fait ma scolarité secondaire dans ce collège qui devint ensuite un lycée, et ce entre 1958 année de mon entrée comme pensionnaire en sixième et 1966 année de l'obtention du baccalauréat ; un couple d'instituteurs bretons ayant décelé un certain potentiel dans l'enfant que j'étais incita mes parents à faire les démarches nécessaires, démarches que d'ailleurs peut-être ils firent eux-mêmes avec leur accord : inscription, obtention d'une place à l'internat demande de bourse etc...

Mes parents, bien que conscients que la réussite scolaire était le tremplin vers une certaine ascension sociale (mon père était berger et ma mère faisait des ménages chez les « bonnes » familles du village) avaient probablement pensé que j'allais suivre la voie de mon frère, terminer le cycle primaire jusqu'au fameux certificat de fin d'études et intégrer le centre d'apprentissage de Montpellier pour apprendre, comme on disait à l'époque un métier ; Mr et Madame Calvez que je ne remercierai jamais assez me poussèrent dans une autre voie, encore un couple exemplaire de hussards noirs de la République. Mais il fallait un moyen de transport entre mon village et Lunel distant de plusieurs km, à l'époque point de transports scolaires et mes parents ne pouvaient se permettre le luxe d'avoir une auto, au village elles se comptaient sur les doigts des deux mains voire d'une.

On fit un énorme sacrifice pour acheter un vélo et je passais une partie de l'été à tenter de garder l'équilibre sur cette petite reine que j'étreins encore à soixante-dix ans révolus. Il fallait aussi fournir un matelas et le reste de la literie, le collège n'ayant à proposer que de méchants lits métalliques dans un dortoir où s'entassaient une cinquantaine de gamins scolarisés de la sixième à la troisième, le deuxième dortoir hébergeant les grands. Le collège devenu ensuite lycée eut au maximum une centaine de pensionnaires, les plus gros contingents venant d'Aigues Mortes, Lansargues et Mauguio avec en plus quelques rebelles transfuges indésirables exclus des lycées plus prestigieux (Joffre) de Montpellier ou (Alphonse Daudet) de Nîmes.

Chaque semaine avec un autre « pays » on faisait l'aller-retour entre Saint-Christol et Lunel, et évidemment c'était la compétition entre nous, les deux ou trois côtes qui jalonnaient le trajet du retour vers nos pénates faisant figure de Tourmalet, Izoard ou Galibier. 1958 c'est l'année où le fameux grimpeur luxembourgeois Charly Gaul l'Ange de la Montagne renversa une situation compromise au cours de sa légendaire chevauchée à travers les Alpes et particulièrement le massif de la Chartreuse et gagna son seul et unique Tour de France. A l'aller la perspective de passer une semaine enfermé entre quatre murs rendait notre coup de pédale moins alerte alors qu'on ne faisait que descendre les « cols ». Quelques années plus tard, un bus de ramassage scolaire qui faisait le tour des patelins au nord de Lunel mit fin aux étapes bihebdomadaires de notre Tour de France qui s'étirait sur toute la durée de l'année scolaire et paradoxalement s'interrompait l'été pendant que se déroulait la Grande Boucle. Les bus démarraient de la rue de la Libération au niveau de feu le café de l'Univers qui donnait de l'autre côté sur le Boulevard La Fayette, on l'appelait l'usine et entre deux flippers on « pompait » les devoirs sur lesquels les uns ou plutôt les unes avaient sué sang et eau pendant que nos aînés inscrits en fac prenaient un petit noir au comptoir avant de remonter le Boulevard Victor Hugo pour prendre le train de Montpellier.

La première année fut très difficile, surmonter l'épreuve de l'arrachement familial même s'il ne dure qu'une semaine peut sembler une torture pour un enfant de onze ans dont le seul horizon géographique était Montpellier où il accompagnait parfois sa mère lors de ses déplacements et de ses démêlés récurrents avec la CAM pour apporter un énième document administratif (il en manquait toujours un) pour justifier de la maladie invalidante de son époux.

Le dortoir était chichement chauffé et évidemment on se « lavait » à l'eau froide, c'était en réalité la toilette du chat, à telle enseigne que ce dortoir s'apparentait au moins olfactivement à un

terrier de chacal, et pour se débarrasser de la couche de sécrétions accumulées pendant trois jours, accrue par la promiscuité du dortoir, le jeudi matin (jour de break hebdomadaire) on partait en colonnes se dégraisser aux douches municipales sur le Boulevard Lafayette près de la salle Castel, cette mesure hygiénique avait probablement été prise à l'instigation d'un surveillant qui obligeait les internes à dormir sans sous-vêtement, chaque soir avant le coucher il traquait le slip qu'on devait ôter avant d'enfiler le bas du pyjama, et chacun de cacher pudiquement sa pauvre nudité derrière une serviette de toilette avant de s'exécuter, l'attraction nocturne étant la couleur rouge du sous-vêtement d'un de nos camarades qui provoquait chaque soir un mini rassemblement récréatif autour de son lit. Ce surveillant s'appelait Mons ; il ouvrit plus tard un cabinet de dentiste à proximité de la gare de Montpellier sur la rue Maguelone de l'autre côté du square Planchon. Avant de veiller à l'hygiène bucco-dentaire de ses patients, il veillait sur l'hygiène corporelle de ses ouailles en culottes courtes, on était trop jeunes pour le soupçonner d'un quelconque voyeurisme malsain, d'ailleurs il n'eut à ma connaissance aucun geste déplacé envers qui que ce soit, ni ne convoqua jamais individuellement aucun d'entre nous dans sa carrée après l'extinction des feux . On le surnomma Mons slip. L'aller-retour vers les douches municipales distantes de trois cents mètres, c'était l'intermède qui fractionnait heureusement l'étude 9h/12 h du jeudi matin, l'après-midi, sauf en cas de mauvais temps on partait en rang d'oignons pour le bois de Sommières ou le bois de Gay (aucun à ma connaissance ne gambadait là en quête d'une aventure et j'étais trop jeune, préoccupé par ma propre puberté dirigée vers les filles pour imaginer que ce « genre » existât) ; ces bois se trouvent respectivement en de ça et au-delà du canal du Bas-Rhône actuel qui n'était alors qu'un projet, au pied de la colline qui annonce les premiers moutonnements au nord de la plaine littorale, on y surprenait parfois un adjoint d'enseignement (évoqué par un autre ancien élève dans ses souvenirs) qui assurait l'étude avant le dîner, en train de jouer à chat perché ou à « trapette » avec sa nièce. Il s'agissait d'un des frères Teissier Paul surnommé Bichette, adjoint d'enseignement en histoire-géographie qui complétait son service en assurant l'étude de 17h à 19h pour les internes de sixième et cinquième, son frère Jean son alter ego en quelque sorte s'occupant des plus grands. Après le souper souvent très chiche, courte récréation puis étude entre 20 et 21 heures avant de monter au dortoir et être soumis avant l'extinction des feux au chasseur de sous-vêtements cité plus haut. On était alors surveillés par un pion qui s'appelait Uhlmann et qu'on appelait la bête humaine, il était massif, blond avec des yeux bleus, un physique qui jurait avec les « normes » méditerranéennes et évoquait plutôt les brumes et les frimas anglo-saxons. Doté d'un appétit pantagruélique ou resté sur sa faim après le repas spartiate qu'il partageait avec les internes, il s'installait à son bureau avec un énorme sandwich, une canette de bière et son paquet de gauloises, engloutissait son en cas en quatre bouchées, descendait sa canette cul sec et consumait sa clope en quatre « gouelles » ; fascinés par le spectacle nous regardions le bout rougeoyant de sa tige qui se rapprochait dangereusement de ses lèvres.

La télévision commençait à émerger des limbes, on n'en avait qu'une et en cas de mauvais temps la promenade du jeudi après-midi se muait en matinée récréative l'après-midi, on assista ainsi à l'émergence de la génération yé yé (Sylvie, Johnny, Sheila, Françoise Hardy...) qui était la nôtre. De temps à autre , moins d'une fois par mois, voire chaque trimestre, la FOL déplaçait ses bobines depuis Montpellier pour la projection d'un film interdit aux « collés », c'est dire si on se tenait coi quand un film était annoncé, un de ceux qui me marqua le plus fut « Marianne de ma jeunesse » de Julien Duvivier, les projections avaient lieu le mercredi soir dans le hall, ce no man's land (ou plutôt no girls and boys) qui séparait la cour de devant donnant en face du parc sur la 113, des filles qui elles seules avaient droit une certaine ouverture (en plus pas d'internat féminin), de celle des garçons asphaltée, ceinte de quatre murs gris et rébarbatifs avec deux platanes comme celle des filles, parité des sexes oblige. Je me souviens aussi de « On ne badine pas avec l'amour » (version cinématographique de la pièce de Musset) de Jean Desailly (le film est soi-disant perdu) mais je ne fus guère ému par Simone Valère qui interprétait la protagoniste féminine alors qu'à la fin du long-métrage de Duvivier j'étais amoureux (caillé comme un fromage de chèvre) et je le restais longtemps de Marianne Hold qui incarnait l'héroïne (on ignorait l'existence du poison avec lequel

certaines se shootent mais celle-là m'avait injecté le « poison » de l'amour. La projection cinématographique en ayant généré une autre fantasmagique.

Au réfectoire tables de huit octogonales et en plus de la nourriture chiche et parfois rebutante (pois chiches aussi durs que des agates ou raviolis baignant dans une sauce marronnasse) les nouveaux, donc les plus jeunes se voyaient réduits à la portion congrue, d'où les provisions, chocolat, cakes et autres saucissons dont nos mères respectives bourraient le lundi matin un cartable plus replet de victuailles que de cahiers ou de connaissances. A 16 heures distribution de quelques tranches de pain sans rien à tartiner dessus. Pour ceux qui avaient le privilège de disposer d'un peu d'argent de poche, Marius Orts le concierge vendait pour le compte de l'établissement des pâtes de fruits, des cakes et des « malakofs » (chocolats) ; le meuble qui contenait les friandises était fermé à clé mais cette clé était entreposée dans un bureau ouvert à tous les vents, et il n'était pas rare qu'au beau milieu de la nuit un commando descende subrepticement du dortoir pour dévaliser cette caverne alimentaire d'Ali Baba, pour combler les vides que le chiche dîner peu ragoûtant avait laissés dans l'estomac des morfales en herbe. Chaque pensionnaire devait porter une blouse grise distinctive.

Seuls les grands de première et terminale étaient autorisés à fumer et encore ne pouvaient-ils s'intoxiquer qu'au « foyer » c'est-à-dire dans la cage d'escalier qui constituait l'issue de secours du dortoir des « petits ». Il n'était pas rare qu'un élève espiègle enfreignant les règles fume dans la cour et glisse subrepticement son mégot dans la poche de votre blouse. Les surveillants ne pouvaient avoir l'oeil partout. Le dortoir était parfois le théâtre de potacheries ou de révoltes inénarrables, elles furent nombreuses mais deux ou trois méritent d'être relatées.

L'hiver 1962/1963 fut particulièrement rigoureux, il me valut d'ailleurs une primo-infection qui fut certainement à l'origine du redoublement de la classe de seconde tant elle me laissa sur le flanc, à son origine probablement l'inconséquence de la surveillance générale qui me laissa partir à pied dans la neige avec mon ami Marc un dimanche matin après que nous eûmes purgé une retenue de deux heures le samedi soir après la fin des cours pour un manquement probable à la discipline dont j'ai oublié la nature. Faut dire qu'à l'époque les consignes tombaient comme à Gravelotte et il n'était pas rare de passer un dimanche entier à tourner en rond, livrés à nous-mêmes entre les quatre murs grisâtres du bahut, séjour forcé scandé par la sonnerie appelant pour les repas. Il avait neigé d'abondance pendant la nuit ; les routes étaient coupées et pratiquement impraticables pour quelque véhicule que ce soit, il ne restait plus qu'à marcher pendant huit km dans une couche de neige de vingt centimètres à moitié fondue pour réintégrer nos pénates, deux heures dans la gadoue, les pieds trempés et tremblants de froid face à un mistral cinglant, la sanction sanitaire tomba vite : trois jours plus tard, angine carabinée et une semaine au lit.

Un peu plus tard, début février probablement soit en raison d'une panne soit par défaut d'approvisionnement en charbon, la chaudière confiée aux bons soins de Marius Orts, concierge et homme à tout faire de l'établissement (son frère Tiburse alter ego s'acquittant des mêmes tâches dans l'hôpital voisin attendant au parc de l'autre côté de l'avenue), la chaudière donc ne fonctionnait plus et les potaches que nous étions n'en pouvant plus du froid qui régnait dans les dortoirs décidèrent un beau matin de ne pas se lever, préférant garder le lit et la chaleur que leur organisme avait réussi à générer et à conserver pendant la nuit dans le cocon du lit, le surveillant de service n'en pouvant mais s'en fut toquer à l'huis du principal Maurice Gadal qui avait un logement de fonction dans l'enceinte de l'établissement, d'ailleurs quand avant l'extinction des feux on allait aux WC situés à l'extrémité du couloir sur lequel donnaient la classe de sciences naturelles et le labo de physique et chimie, on pouvait entendre quelqu'un faire ses gammes sur un piano, sûrement sa fille, dans l'appartement voisin, un piano quel instrument mystérieux pour un fils de berger mal dégrossi, encore plus ou moins crotté et sortant à peine de son village.

Le Principal Gadal était un petit homme toujours bien rasé et aftershavé avec un petit chapeau et une écharpe de laine autour du cou du 15 septembre au 30 juin, il avait une DS qu'il remisait dans un garage accolé au lavoir voisin, qui occupait une partie de la cour de récréation. Son épouse toujours bien mise avec une coiffure à la Simone Signoret, était brune, plus grande que lui et

conduisait le véhicule, c'était une des rares femmes à manier un volant, et qui plus une DS, le nec plus extra motorisé signé made in France à l'époque (la voiture préférée de De Gaulle lui-même), les manœuvres de Dame Gadal s'effectuant sous nos yeux, cette particularité (on ne sait si c'était elle qui portait le pantalon comme elle tenait le volant) n'était pas de nature à conférer à son passager de mari engoncé dans son siège à côté de son aurige féminine une autorité naturelle incontestable d'autant qu'il n'élevait jamais la voix. Trop propre et menu pour tonitruer.

Comme le surveillant général Quilichini à qui je ne dédierai pas le titre de Monsieur en raison de l'aversion personnelle qu'il nourrissait à mon encontre et que je lui rendais bien (longtemps après que j'eus quitté le lycée je lui aurais volontiers cassé la gueule si je l'avais rencontré entre quatre yeux), comme Quilichini donc un Corse retors et revêche à l'accent rocailleux ne logeait plus au lycée mais occupait une HLM sur la route du stade Fernand Brunel n'était pas là pour rétablir l'ordre en tirant les rebelles hors du lit, c'était à son supérieur hiérarchique à prendre le taureau par les cornes (n'oublions pas que nous sommes à Lunel) et à vider les récalcitrants mais il n'était pas de taille dans tous les sens du terme ; il pénétra dans le dortoir en tapant dans les mains et en se fendant d'un « allons les enfants soyez raisonnables, vous serez en retard en cours » rien d'un réveil au son du clairon, le premier allongé dont il tira les couvertures se mit à tousser « Allons bon celui-là est malade » ...

Sur ces entrefaites survint Quilichini il n'avait pas de clairon ni ne faisait probablement pas de gammes sur un piano mais on s'aperçut vite qu'il se proposait de les faire sur les oreilles des gisants : « Vous, vous debout » et joignant le geste à la parole il se mit à soulever les lits métalliques et à les laisser retomber bruyamment » un mini séisme frappait le dortoir ; aussitôt les moribonds frigorifiés virent leur sang affluer et les allongés jaillissaient de dessous les couvertures comme des diables de leurs boîtes « Monsieur il fait trop froid » tâta d'arguer timidement un des meneurs « Vous viendrez dans mon bureau à dix heures et je vous réchaufferai les oreilles » (j'entends encore ses « r » rouler dans les miennes) et ce fut la fin de la rébellion thermique (mai 68 devait survenir cinq ans plus tard) La chaudière fut réparée ou le charbon livré l'après-midi du même jour.

L'année suivante, à la veille des vacances de Noël, privilège exorbitant, connivence implicite ou franchement avérée, assez surprenants compte tenu de la discipline de fer qui régnait dans le collège sur le point de devenir lycée et de devenir national compte tenu de l'accroissement de ses effectifs, collège où pour les internes trois notes égales ou inférieures à sept valaient à son récipiendaire une consigne, un dimanche entier passé loin de chez lui (et aucune sanction pour les bienheureux externes ou demi-pensionnaires en contradiction absolue avec la notion d'égalité républicaine), à charge pour les mères des sanctionnés d'apporter du linge de rechange le jeudi suivant en descendant voir leur rejeton à vélo ou au mieux en vélo solex (pas de service de blanchisserie interne et dans les villages voisins les quatre roues se comptaient sur les doigts des deux mains), donc à la veille de Noël au grand dam de ceux qui en furent privés en raison sinon de leur âge au moins de leurs classes inférieures, les internes de première et de terminale furent admis aux agapes (réveillon) organisées par les maîtres d'internat avec probablement la bénédiction du principal Mr Gadal dont la mansuétude était bien connue (mais il l'ignorait peut-être tant il semblait sous la coupe de celui qui était pourtant sous ses ordres) et plus sûrement avec celle de ce dernier Quilichini dont la rigueur et la sévérité étaient à géométrie variable. La bienveillance dont bénéficiaient les joueurs de l'équipe du foot du lycée dont je ne faisais pas partie en témoignait .

Pendant que les privilégiés se gorgeaient, un commando de troisièmes et de secondes ulcérés par ce déni de justice intolérable pénétrèrent dans leur dortoir que l'on avait omis de fermer à clé. On était vissé à double tour dans ce bahut, mais paradoxalement les clés étaient objets non grata. Mystère de la serrurerie « pédagogique » locale. Au bout d'une demi heure de travail intensif le dortoir est transformé en une vaste pièce où s'empile un tas de ferraille provenant du démontage d'une trentaine de lit avec des clés de mécano celles-là subtilisées dans l'atelier de Monsieur Orts concierge et homme à tout faire, les matelas sagement rangés dans un coin.

On s'attend à des représailles, elles ne tardent pas ; vers une heure du matin on entend les

bambocheurs éméchés qui montent les escaliers avant de découvrir l'ampleur des dégâts, dans notre hâte on a oublié de subtiliser les traversins autrement dit les polochons et un polochon bien tassé peut être aussi contondant qu'un casse-tête manié par un indigène de Papouasie. Quelque peu dégrisés par le spectacle de l'étendue du chantier, les grands avec à leur tête les pions firent irruption dans notre dortoir, on avait bien dressé une barricade avec des lits superposés pour les empêcher de pénétrer mais nous n'étions pas des Communards même en herbe et 1968 qui était devant nous ne nous avait pas aguerris ni montré l'exemple. L'affrontement est si violent que le col de ma veste de pyjama est arraché (les mains besogneuses et industrieuses de ma mère qui se demande comment cela a pu se produire en cousant un autre dont la texture, la couleur et les motifs jurent avec le reste du vêtement, je me confonds en explications embarrassées et oiseuses) et surtout un des assiégés a une entorse ou une fracture du pouce, ce qui met fin aux hostilités.

N'étant pas dans la confiance ni des Dieux ni des autorités qui en l'occurrence firent preuve d'un manque flagrant d'esprit de responsabilité, je ne sus si des sanctions furent prises mais l'année suivante il n'y eut pas de réveillon marron, quoi qu'il en soit, cela ne me concernait pas, je n'étais plus pensionnaire, un car de ramassage scolaire m'épargnait la promiscuité de la vie en collectivité 24 heures sur 24, je l'avais subie pendant six ans, c'était largement suffisant pour apprendre à être autonome et en intégrer ses règles et ses contraintes.

En juin on dort les fenêtres ouvertes, l'année scolaire ne se terminait pas alors avant la première quinzaine de juillet. On était souvent livré à nous-mêmes, l'épisode du réveillon marron n'avait pas renforcé la discipline et le surveillant général ne semblait pas avoir les clés pour serrer la vis dont il nous menaçait, les pions jouaient au poker ou, disait-on, passaient leur soirée au Colt Saloon la nouvelle attraction implantée à la croisée de la 113 et de la nouvelle route de la mer, le spectacle de l'effeuillage de dames fort accortes et la musique suggestive l'accompagnant étaient plus séduisants que les ronflements de potaches qui sentaient un peu le chacal tant leur hygiène laissait à désirer malgré la douche municipale du jeudi matin. Quant à Mr Gadal proche de la retraite il avait depuis longtemps abdiqué.

Quand le chat n'est pas là les souris dansent. Dès qu'un interne se lève pour satisfaire un besoin naturel à l'autre extrémité de l'étage, deux ou trois prennent son matelas et le lancent par la fenêtre dans la cour et un bruit mat accompagne chaque rencontre avec l'asphalte de la cour. Les auteurs du forfait et les autres se postent à la fenêtre pour jouir hilares du défilé des camarades qui traversent la cour un matelas sur l'épaule avant de remonter au dortoir, les matelas sont si lourds et rigides qu'il a parfois besoin d'aide, donc une nouvelle victime en perspective, ceux-là nous rendront et nous rendent la monnaie de la pièce dès que l'occasion se présente. Encore heureux que la malveillance ou l'espièglerie ne nous aient pas fait choisir la rue de l'autre côté, la victime aurait dû dormir à la dure et que se serait-il passé le matin lors de l'ouverture du lycée à nos camarades demi ou externes ? En fait c'était le meilleur moyen de se tirer une balle dans le pied et de dévoiler à nos garde-chiourmes le pot aux roses. Par contre les charentaises elles se retrouvaient sur le macadam de la voie publique, à charge pour le va nu-pieds qui voulait les récupérer de se poster au portail lors de l'entrée des autres élèves de solliciter un bienheureux externe ou demi-pensionnaire, mais il n'y a pas de prestations gratuites et tout cela se payait en clopes ou en carambas.

Autre épisode significatif du laissez-aller généralisé à l'internat en cette fin d'année : la semaine précédent la kermesse annuelle la direction avait fait installer des balançoires, et la douceur de la température et le laxisme aidant, les internes faisaient la queue en pyjama à onze heures du soir pour prendre leur tour. Si toutes ces incartades et autres charivaris s'étaient produits plusieurs années plus tard on aurait pu pasticher la chanson, « Quels chahuts on a eus pour survivre au bahut, chahut bahut » Les professeurs s'étonnaient que pendant la journée les internes soient particulièrement mollaçons et passifs, il fallait bien récupérer à un moment ou à un autre, la menace de la consigne en cas de cumul de mauvaises notes aurait pu être efficace mais elle avait été rapportée au nom de l'égalité pour tous devant la loi et le règlement, d'ailleurs des stratégies d'évitement plus ou moins ingénieuses ou judicieuses avaient été mises en place. Ainsi moi-même ayant été noté 13 et 7 par le prof d'histoire et géo un néo certifié répondant au nom de Chauvet bien

avant que la grotte du même nom ait été découverte (il s'agissait bien entendu d'un homonyme puis que ayant moi-même plus de 70 ans, ce prof par ailleurs très sympathique et efficace doit en avoir plus de 80 ans s'il a la chance d'être vivant) accepta ayant pris conscience de l'épée de Damoclès qui pesait sur ma respiration hebdomadaire surtout au mois de mai, de se livrer à une petite péréquation comptable qui ne pénalisait ni les totaux ni ma liberté : le 13 devint 12 et le 7 8. D'autres ayant moins de scrupules car sachant que le prof en question à savoir le sieur Ladiou dont il sera plus loin question ne se livrerait à aucune manipulation ou falsification tant sa propre intégrité était en jeu d'autres donc responsables en tant qu'internes de la tenue du cahier de correspondance lien entre les enseignants et l'administration, d'autre tels mon ami Marc qui était à l'époque un cancre avant de changer de lycée et d'orientation pour son plus grand bien, intervertissaient les notes avec le nom d'un camarade qui externe ou demi pensionnaire ne risquait rien, ou faisait un trou en face de son nom, ou un faux en les modifiant. En fait il s'agissait de faire preuve de filouterie et d'imagination pour passer entre les mailles du filet, en cela aussi le bahut était une école de débrouillardise.

Le collège municipal de Lunel était le seul établissement qui entre Montpellier et Nîmes amenait des élèves jusqu'au sacro-saint baccalauréat, sésame pour l'ouverture des portes de l'université et tremplin supposé de l'ascension sociale, ainsi l'avaient voulu les gouvernements de la quatrième République sur lesquels on dit pis que pendre pour des raisons géopolitiques qui n'ont rien à voir avec le sujet et le thème qui nous intéressent et De Gaulle pour des raisons quasiment opposées mais ils avaient au moins un point commun, la priorité donnée à l'éducation pour relever le pays, le moderniser, lui donner de futurs cadres et dans la foulée et promouvoir les enfants des classes populaires, grâce leur soient également rendues. Mais entre l'intention et la réalisation il y a l'écueil des moyens qu'on peut dégager et les priorités qu'on peut extraire parmi les priorités affichées. Ainsi en Bas Languedoc comme partout ailleurs dans le pays la ville primait sur la campagne et Montpellier et Nîmes sur Lunel, la première devait compter à l'époque pas loin de 80 000 âmes et la seconde plus de 60 alors que la cité de la lune et du panier troué du pêcheur qui voulait la prendre dans ses rets à peine 6000 et il y avait pénurie d'enseignants, on raclait les fonds de tiroir, bien évidemment les deux préfectures furent servies les premières en quantité et en qualité et à Lunel échut la portion congrue et il faut bien admettre que certains n'étaient pas au niveau, qui au niveau didactique qui au plan pédagogique, il ne s'agit pas ici de leur jeter la pierre « cheval donné on ne regarde pas les dents » mais tout de même pour un André Sauveplane qui avait compris avant bien d'autres qu'une langue c'est d'abord de l'oral et qui déployait ses « grabados » et ses « carteles » au tableau pour montrer la vie des pêcheurs, l'activité des moissonneurs ou celle des artisans combien de Mister and Misis Pichot ou Brot (« pas de dictionnaire Tom Pouce pendant la compo ») qui ont rebuté des générations d'enfants ou d'adolescents dont l'accent et donc l'oreille sont déjà naturellement assez peu compatibles surtout dans le midi avec les sonorités, la musique spécifiques de la langue anglaise ?

Parmi ceux qui terrorisèrent et dégoûtèrent de l'histoire et de la géographie des générations de gamins qui passèrent entre ses mains ou plutôt dont les oreilles furent échauffées par ses calottes figure l'inénarrable Ladiou dit Godille, d'aucuns prétendirent que son humeur atrabilaire et son caractère revêche mâtiné par un humour que des enfants de 12 ou 13 ans n'avaient pas le recul ou la maturité nécessaires pour l'apprécier, provenaient de l'épreuve de la déportation qu'il aurait subie pendant la deuxième guerre mondiale mais ceci ne peut, si c'est exact, excuser cela, nous n'étions pas des enfants du Troisième Reich. Comme il a été dit ses cours relevaient plus d'un premier cycle d'université que de celui de l'enseignement secondaire, si encore il y avait apporté un peu de pédagogie et d'humanité.

Il détestait les roux et la famille Kertès, peut-être des réfugiés hongrois de 56, en fit les frais, deux d'entre eux, les deux roux étaient pratiquement en permanence renvoyés pour des motifs futiles enpermanence avec bien sûr une retenue à la clé mais ils étaient externes et contrairement aux pensionnaires, ils étaient consignés le jeudi matin, ce qui pour eux était un moindre mal. Même le second de la fratrie qui ne l'était pas (roux) subissait cette aversion, cette allergie à la rousseur, cet

anti rousseauisme primaire (ce n'était pas vraiment un pré romantique larmoyant) auraient pu avoir aussi comme objet ou cible une jeune fille de ma classe qui elle aussi était rousse et probablement d'origine normande si je considère en plus son patronyme : Bonhomme (Ladieu ne l'était pas avec elle), mais le père était un notable local même si cette notabilité ne fit que passer à Lunel, c'était le plus haut gradé de la brigade de gendarmerie locale, il fut ensuite affecté ailleurs mais son intervention probable auprès du principal fit que contrairement à l'infortuné Kertès elle ne fut pas inquiétée par la phobie chromatique spécifique de son prof ; chapitrée par son père elle se tenait coite, ne bougeait pas une boucle de sa flamboyante crinière, et ne fut jamais exclue du cours ; « selon que vous serez puissant ou misérable, fille de notable ou rejeton de manant, voire enfant de réfugié politique oriental quelle que soit la couleur votre toison Ladieu vous estimera digne d'auditionner son cours ou vous reléguera en permanence » La « dynastie » des Kertès a dû probablement le penser. Probable que malgré ce statut de prof de géographie qui devrait naturellement incliner au voyage il ne mit jamais les pieds à Châteauroux ou à Caderousse et qu'il détestait l'automne avec tous ces arbres couleur rouille.

Pour en revenir à la fratrie en question le deuxième dans l'ordre de la détestation n'était donc pas roux et contrairement à ses deux frères renvoyés à peu près systématiquement du cours de Ladieu, lui avait lui l'insigne privilège de bénéficier du spectacle des coupes géologiques du bassin parisien avec ses reliefs de cuesta ou des cluses, des vaux, des anticlinaux et autres synclinaux du massif jurassien.

Les élèves qui m'ont été confiés au cours de ma carrière de prof dans laquelle je ne me suis pas laissé enterrer (j'étais prof de français d'histoire et de géographie c'est dire si Ladieu ne m'en avait pas dégoûté, j'ai d'ailleurs eu le prix en quatrième, soit en 1961 mais je pense à mes camarades de l'époque et en particulier aux filles qui en plus de sa phobie de la rousseur pouvaient être considérées comme ses têtes de turc, je le soupçonne rétrospectivement d'une misogynie quelque peu malade), les élèves que j'ai eus donc se plaignaient du nombre réduit d'évaluations et de contrôles écrits auxquels je les soumettais chaque trimestre : trois au maximum ; que n'ont-ils été lycéens à mon époque, le tarif c'était une seule unique composition pour sanctionner le travail de la période et il n'y avait pas de session de rattrapage. Par contre Ladieu lui pouvait vous en imposer une notamment en raison d'un paquet de copies égarées ; il habitait Nîmes et venait la plupart du temps en voiture, un jour où il tombait des cordes (un de ces orages apocalyptiques dont le climat méditerranéen a le secret) pressé de se mettre à l'abri après avoir farfouillé dans ses poches pour trouver ses clés, il déposa sa vache sur le toit de son véhicule et l'oublia, bien qu'enrhumée par l'orage la vache contenue par la galerie ne s'égara point mais son contenu arriva chez lui en piteux état, peut-être est-ce la raison pour laquelle on dut plancher sur un nouveau sujet de compo.

Pour faire durer le suspense et savourer de façon un peu perverse l'attente des résultats par les élèves il avait l'habitude de classer les copies et de les distribuer dans un ordre hiérarchiquement inversé, les premières notes commençaient à un ou un et demi et montaient ainsi de demi point en demi point (il n'y avait quasiment jamais d'ex aequo) Lors de la remise des deux premières compositions Kertès sortit le premier (il devait regretter de ne pas être roux comme son frère qui lui ne rentrait presque jamais en cours et d'ailleurs comment Ladieu s'y prenait-il pour qu'une note figurât sur son bulletin trimestriel en face des mentions histoire et géographie, probable que les parents résignés s'étaient fait une raison et que l'administration fermait les yeux, la pénurie de profs était bien réelle alors mais quelle levée de boucliers si de telles pratiques « pédagogiques » avaient lieu de nos jours?) Lors de la remise des copies du troisième trimestre on s'attendait à voir la copie de notre camarade sortir la première, quelle ne fut pas notre stupéfaction quand ce ne fut pas le cas : grande première, événement inouï ; Kertès n'était pas dernier, quelqu'un avait rendu une copie encore plus lamentable, on n'en croyait pas nos oreilles ; les noms défilaient et le plus hongrois de nos lunellois ne sortait toujours pas, les copies franchirent la moyenne (elles étaient peu nombreuses à réussir cette prouesse) et Kertès n'était toujours pas sorti, on était intrigué : était-il là le jour de la composition ou écoeuré par les notes précédentes s'était-il fait porté pâle (on ne se souvenait plus

très bien, la compo remontait à quelques trois semaines , l'intéressé ne bougeant pas une oreille de peur d'encourir les foudres professorales, son voisin assura en écrivant sur sa main qu'il était bien présent, ou alors sa copie avait été égarée (on avait tous en mémoire l'épisode de la vache sur le toit du véhicule qui nous avait été rapporté par un surveillant, Ladieu partageait parfois leur table à midi au réfectoire). Il ne restait que quatre ou cinq copies, toutes au-dessus de la moyenne puis plus que deux, la mienne et celle de Kertés et mon nom sortit : Méjean 14, j'étais content de la note mais déçu par la place : contre toute attente, renversant tous les pronostics, méritant de figurer dans le Guinness des records du landernau lunellois : Kertés était premier, chacun interloqué, abasourdi, pétrifié regardait son voisin ou sa voisine et c'est alors que la stupéfaction monta d'un cran en même temps que l'abattement, la consternation et l'humiliation de Kertés ne connaissaient pas de borne : « Ah celle là avait glissé, aussi me disais-je où l'avais-je mise, qu'en avais-je fait ? Kertés trois, on note un certain progrès trois vous noterez sa progression linéaire il triple sa note du premier trimestre « Notre camarade ne pipa mot, ses traits se figèrent mais aucune larme ne perla à sa paupière, il n'allait pas lui donner ce plaisir ; je suis persuadé que s'il vit encore il s'en souvient, en tout cas il m'étonnerait fort qu'il soit devenu comme moi prof d'histoire et de géographie.

Accordons au crédit de Ladieu son discours, son mode interrogatoire original et son ton et son phrasé inimitables » L'observateur se déplace d'est en ouest et aborde les premiers contreforts du Massif Central qui surplombent la vallée du Rhône au niveau de l'étranglement de Tain-L'Hermitage, quel type de relief rencontre-t-il ? Quelle est son allure géo-morphologique, la nature des roches qui le composent, à quelles pressions, quelles forces telluriques a-t-il été soumis ? « ses cours à l'image de ses croquis qu'il voulait ineffaçables au tableau et ses jugements péremptaires quand une réponse ou un comportement lui semblaient inconvenants : « Ah regardez-le, l'animal, c'est un évadé du far-west qui est allé vendre des cochons en Australie « (avec lui les élèves qu'il rabaisait et dont l'horizon le plus lointain s'arrêtait à Montpellier ou Nîmes ont voyagé) mais son extrême rigueur, sa sécheresse voire sa brutalité occasionnelles et ses choix « affectifs » qui frisaient parfois le sadisme (voir le comportement à l'encontre de ce pauvre Kertés) ne pouvaient pas en faire un prof charismatique même si cette figure du collège puis du lycée a marqué de façon durable voire indélébile des générations d'élèves le plus souvent défavorablement et a dû en traumatiser durablement certains et plus encore certaines.

A la fin de l'année scolaire pour la plupart de ceux qui avaient tremblé face à ses oukases « La démocratie s'arrête à ma porte » ou craint ses mains c'était un soulagement et en quelque sorte sinon Ladieu aux larmes (ils espéraient ne pas retomber sous sa coupe l'année suivante) au moins l'éloignement de la salle de l'angoisse. Ladieu Godille bien que probablement libre penseur n'avait pas le monopole de la calotte, ainsi un pion en administra une particulièrement sèche à un élève qui l'avait peut-être méritée (celui-ci devint ensuite psychiatre) mais cette main était ornée d'une chevalière qui lui fendit la lèvre, quant à l'autre prof d'histoire géographie qui sévissait alors on ne pouvait lui imputer une quelconque agressivité bien au contraire il ne pouvait faire du mal à une mouche, comme nous autres il devait les endormir ; sanglé dans une blouse blanche qui aurait pu le faire prendre pour un chimiste, un chirurgien ou...un cuisinier, du haut de l'estrade dont il ne bougeait pas sauf pour sortir de la classe à la fin du cours,(pour nous la sieste), il lisait son Malet Isaac dans l'indifférence générale et cela d'une voix monocorde interrompue de temps à autre par un raclement de la gorge qui dénotait probablement une altération des cordes vocales, le résultat des cours, c'est que des pans entiers de l'histoire française ou européenne me sont passés par dessus la tête pendant que je somnolais, parmi ex la guerre de Trente Ans et celle de Sept Ans, la Régence de Louis XIV et la Fronde, je confonds encore Marie et Catherine de Médicis mais ne dit-on pas que « la culture c'est ce qui reste quand on a tout oublié » Il s'appelait Ranc et il était grand temps qu'il soit mis au rancart. Que ceux qui prétendent que l'éducation nationale c'était mieux avant lèvent la main.

Tout à fait accidentellement (raison pour laquelle je ne lui en jamais tenu rigueur) le surveillant à la chevalière tranchante me mit KO ; la fin de l'année de sixième coïncidait avec celle de nos douze ans, pour les enfants catholiques c'était celle de la rénovation des promesses du

baptême, la sacro-sainte communion solennelle et on nous promettait les flammes de l'enfer si on se dérobaît à ce rite qui coïncidait à peu près avec la puberté, comme il n'y avait pas d'aumônier au lycée, on nous autorisait sans aucune surveillance à nous rendre à la cure vers onze heures deux fois par semaine afin qu'une catéchumène, mère d'un élève de second externe nous sensibilise aux enseignements de la foi et de la morale chrétiennes (ah, les fameuses vertus théologiques!!!), on en profitait pour gaspiller en réglisses et carambas le peu d'argent de poche dont on disposait.

Un des ces jours là, à peine eus-je franchi le seuil du hall que le surveillant en question m'attrapa et me fit pirouetter autour de lui ; il était le moyeu et j'étais la roue mais cette roue cessa soudain d'avoir des rayons (ses bras) ; je lui glissai des mains avant de m'aplatir par terre ko, mon menton en porte encore la cicatrice, et peut-être mon cerveau les séquelles ; je me réveillai au dortoir avec sur la table de nuit un bol de café au lait fumant et des tartines beurrées grâce aux bons soins d'une des deux dames Mado ou Marcelle, je ne me souviens plus laquelle à mon chevet, elles nous servaient à table, ce jour-là je ne déjeunai pas mais me rattrapai en petit déjeuner deux fois. Je ne sais quelle sanction encourut le surveillant en question mais j'envisage facilement quelles suites judiciaires probables auraient pu occasionner de nos jours une conduite aussi irréfléchie et un accident aussi stupide qui aurait pu être grave, et je ne suis pas sûr que mes parents aient protesté auprès de la direction.

Même le concierge Marius Orts l'homme multi fonction qui faisait le tour des classes pour relever les absences du jour et les rapporter dans la foulée au bureau des surveillants craignait Ladiou Godille, il faut dire que lui aussi était souvent enrhumé et comme cela a été rapporté dans une précédente contribution Ladiou ne pouvait souffrir la toux la plus ténue ou le moindre éternuement même étouffé dans un mouchoir et dans le couloir de la classe préfabriquée (aujourd'hui on dirait algeco) où il officiait, les chaussures cloutées du concierge résonnaient à l'unisson de la gorge qui raclait en raison du coryza qui l'affectait en permanence de novembre à mai. Dès que le concierge pénétrait dans le couloir on voyait poindre un début d'irritation sur son visage et il affectait de l'ignorer, s'abstenant de le regarder en face.

Une autre figure de l'arrière garde s'incarnait dans le personnage de Tudez le prof de français à la carrure d'athlète, il avait fait la guerre de 40 ; on disait que, blessé, un petit éclat d'obus, une esquille minuscule était restée logée entre la boîte crânienne et le cortex cérébral, lui-même ne démentait pas la rumeur ou l'information, cela lui permettait peut-être d'excuser ou de justifier ses colères tonitruantes et les décibels de stentor dont il nous perceait les oreilles mieux que le forficule le plus virulent.. C'était un catholique convaincu et prosélyte. En terminale son cheval de bataille était la confrontation idéologique Montaigne – Pascal – Voltaire et bien entendu le misanthrope auvergnat avait toutes ses faveurs. Peut-être sa vocation avait-elle été contrariée : il poussait le prosélytisme religieux jusqu'à nous prodiguer sa bénédiction ex cathedra et cela au milieu du chahut et des huées des mécréants que nous étions. Avec son obsession pascalienne des auteurs aussi majeurs que Hugo, Rousseau, Zola, Aragon et bien d'autres aussi importants les uns que les autres étaient passés à la trappe et tant pis si le tirage de l'oral du bac nous serait défavorable.

Face à ces deux là le prof de philo Mr Castagnier aussi massif que le précédent était toute douceur, tolérance et ouverture, lui avait un charisme certain, il avait compris depuis longtemps qu'on n'attrape pas les mouches avec du vinaigre, d'ailleurs avec la philo son obligation de service n'était pas complète et on lui confiait le français dans les petites classes, il n'hésitait pas à commenter l'actualité même sportive et un lundi du printemps 1966 une heure de cours fut consacrée à la défaite de Poulidor la veille face à Anquetil accusé d'avoir ourdi sous la direction de Géminiani l'Auvergnat au grand fusil un complot, d'avoir monté une guet-apens pour faire perdre le Limousin, il avait profité de l'événement pour organiser au pied lever un débat sur le fair-play et l'honnêteté et avait conclu avec une formule de joueur blousé au casino ou à une table de poker : « La plupart du temps les dés sont pipés »

Son fils était un de ses élèves et un de nos camarades, mais pas l'ombre d'un soupçon d'une amorce de favoritisme, contrairement au prof de français taillé en trois-quarts de rugby qui chouchoutait sa

propre fille, favoritisme tellement outrageux qu'elle suscita une protestation de la part d'un de mes camarades, le conflit fut si violent que voyant que l'administration ne le désavouait pas au point de menacer de faire passer le dénonciateur en conseil de discipline, les parents prirent les devants et retirèrent leur fils du collège.

En sciences naturelles un prof d'origine antillaise ou africaine Mr Giraud qui tanguait dangereusement sur le tabouret où il était juché pour écrire au tableau l'après-midi peut-être en raison d'un déjeuner trop arrosé, s'extasiait sur les propriétés et les vertus mystérieuses à nos yeux de profanes ignares, de la paramécie. Il gardait dans une petite cage métallique un énorme lézard vert qui passait, compte tenu de notre petite taille pour un iguane voire un varan de Komodo, un jour le lézard disparut, on subodora qu'il l'avait fait dans son ventre, Mr Giraud vécut au collège un peu plus longtemps que son reptile préféré puis disparut à son tour, peut-être avait-il regagné la contrée lointaine et exotique dont il était originaire où les reptiles comestibles sont plus nombreux et vivent au grand air. Il y eut aussi quelques météorites qui survinrent puis disparurent sans laisser de traces, dans le firmament de notre microcosme de potaches, enfin météorites peut-être pas vu la lenteur de leur déplacement, ainsi Mr Savelli, le cousin du Surveillant Général qui nous invitait dans un souffle de moribond à nous asseoir une fois entrés en classe. Il s'évanouit comme il était apparu, dans un léger frémissement, contrairement à son cousin il ne nous rudoya pas plus qu'il ne chercha à titiller l'essence des identités remarquables ou des équations du second degré qui se mettant au diapason sommeillaient gentiment en sa présence, pour notre plus grand bonheur.

Sinon par son gabarit tout en rondeurs au moins par son équanimité il se rapprochait plus de son supérieur hiérarchique Mr Gadal que de son cousin, il battait en brèche la réputation abusivement ou à juste titre imputée aux Corses, d'être dotés d'un tempérament volcanique, par contre il justifiait à peu près le cliché qui consiste aux yeux des continentaux à considérer que la méridienne post déjeuner est le sport national insulaire.

Le tandem en charge de l'éducation physique était mixte Mr Hallot et Madame Tesseire, le premier était lourd (il lui arrivait de nous infliger des tours de piste en rampant sur l'anneau d'athlétisme Fernand Brunel) et la seconde à la chevelure platinée était sophistiquée, ils formaient un duo improbable et apparemment complémentaire, on avait un bon quart d'heure de marche à pied à travers les HLM en construction qui bordaient la 113 avant de rejoindre le stade. Pas de vestiaire pour se changer sauf pour les deux profs qui s'y attardaient longuement, ce qui paraissait suspect pour des ados travaillés par leur libido et qui ricanaient en sourdine lorsqu'ils apparaissaient enfin pour nous faire courir, sauter en hauteur et longueur, monter à la corde lisse ou lancer le poids, en plus de l'éducation physique on aurait bien aimé suivre des TP d'éducation sexuelle avec cette femme d'une quarantaine d'années aux yeux bleu acier, à la coupe courte de cheveux platinés et à la plastique quasiment parfaite, elle ne devait probablement pas avoir d'enfants. Pas de vestiaire, pour se mettre en tenue, on s'abritait du vent du nord en se recroquevillant entre le mur d'enceinte et une haie de cyprès trop espacés pour nous protéger du froid ; les plus fortunés enfilant un survêtement pendant que les autres se contentaient d'un short aussi mince que la pension de retraite de leur grand-père, gare à celui qui n'avait pas les baskets réglementaires ; il était bon pour finir d'user l'empenne de ses chaussures de ville sur la cendrée de la piste ou à y ramper pendant deux ou trois tours.

Il y avait aussi le couple Bonnet, les deux profs de français qui habitaient en haut de la Rue de la République, lui était si corpulent et essoufflé (on l'appelait le Gros Bill) qu'on avait ajouté un degré supplémentaire à l'estrade sur laquelle se trouvait son bureau pour qu'il puisse monter en chaire dispenser son savoir. Sa salle était celle où étaient surveillés les internes de première et de terminale de 17 à 19 heures chaque soir par Jean Teissier dit Biquet lequel ayant le grade d'adjoint d'enseignement complétait ainsi son service de prof de physique et chimie ou faisait des heures supplémentaires pour mettre du beurre sur les tartines. Cette salle était une des rares à être égayée par des affiches touristiques incitant au voyage en particulier au R-U : « See Britain by train » le rapprochement phonétique avait séduit mon oreille enfantine. Le frère de Jean Teissier Paul dit Bichette était lui aussi adjoint d'enseignement mais en histoire-géographie et assurait en plus le

même service de surveillance mais pour les sixièmes et les cinquièmes ; comme il a été précisé dans un autre contribution c'était un amoureux transi de la Suisse mais il contait pas mal de bobards, il prétendait ainsi qu'un jour se promenant avec ses parents et son frère dans ce riant mais ô combien dangereux pays au moins au plan tellurique, ils avaient été les témoins et auraient pu être les victimes d'un séisme mais lui chargeant son père Bastien à « l'esquinette » (sur son dos) et son frère faisant de même avec leur mère, ils sautaient les crevasses !!!! Une autre fois toujours en balade en forêt, ils avaient entendu des cris, des hurlements, des bruits de branches cassées, tout cela dénotant pour le moins une algarade, une échauffourée ou pis encore une franche bagarre, et d'un fourré avait surgi Mussolini poursuivi par Hitler brandissant un gourdin !!!! Nos oreilles d'enfant avaient tout de même quelques doutes, et quand nous racontions ses craquaient aux plus grands tous se tenaient les côtes ou haussaient les épaules, ils les connaissaient déjà.

Madame Bonnet l'épouse du ventripotent qui avait du mal à plier la jambe était elle aussi prof de français et avait effectivement comme souligné par un autre contributeur une coiffure compliquée, un échafaudage de boucles apparemment pérennes qui évoquaient des volutes ou des arabesques, un peu comme celles qui ornent la tête de la dame de Elche, boucles d'une blondeur peu naturelle vu le front ridé sur lesquelles elles ne retombaient pas ; elle devait probablement dormir avec une double résille pour éviter dans son sommeil de bouleverser ce savant échafaudage capillaire.

Le département d'anglais présentait une note exotique par procuration ou plutôt par alliance / Mrs Patty d'origine lozérienne avait longtemps séjourné en Inde avant et peut-être après l'indépendance (1947) et en avait ramené un anglais ou un autochtone (l'origine ethnique de son compagnon ne fut jamais réellement tirée au clair) qu'on ne vit jamais, avec son chignon, ses cheveux blancs, ses lunettes et sa réserve elle avait une touche indéniable de « britannité » qui avait gommé les éventuelles aspérités de sa Lozère natale.

Quant à Madame Riory la prof de musique elle mérite a posteriori plus ma compassion que ma réprobation, cette dame voire cette grand-mère respectable que nous ne respectons pas, à qui nous faisons voir les pierres du grand chemin avait la charge écrasante proche du poids du rocher de Sisyphe d'initier notre sensibilité aux mélodies de la musique classique, elle n'avait en tout et pour tout qu'un gui de chant et nous aucun instrument à l'exception de quelques internes qui munis de clarinette, de saxo ou de trompette prenaient le train chaque jeudi après-midi pour répéter au conservatoire de Montpellier ; la salle de Madame Riory était adossée au lavoir municipal où ses cours de solfège étaient accompagnés par le bruissement de l'eau qui s'écoulait aurait pu servir de musique d'ambiance pour la truite de Schubert mais surtout hachés par les coups de battoir et les exclamations mâtinées de patois des lavandières qui s'interpellaient parfois dans un langage de harengères. Pas vraiment le cadre phonique adéquat pour assagir le comportement de garnements foncièrement réfractaires aux compositions des grands musiciens des mouvements classique, romantique ou baroque. La musique dit-on adoucir les moeurs mais les lavandières se chargeaient de leur rendre toute leur rugosité

Le tour ou à peu près a été fait de la vieille garde chargée de mener des générations de lycéens jusqu'au Graal, le fameux baccalauréat sésame supposé d'une carrière professionnelle enviable et de la promotion sociale qui va avec. Au début des années 60 une nouvelle fournée de certifiés vint donner un coup de jeune ou de fouet à une équipe usée, vieillissante et qui ayant fait son temps devait s'effacer peu à peu, il était grand temps de secouer la poussière qui ankylosait les anciens détenteurs d'un savoir qui s'il ne se renouvelait pas encore, devait être transmis avec des méthodes plus modernes dont Ladieu avait été en partie malgré sa pratique rébarbative un précurseur paradoxal. Ainsi en histoire et géographie débarquèrent Mrs Chauvet et Ferras (après la terminale je devais retrouver ce dernier à Paul Valéry dans le cadre d'un certificat pluridisciplinaire économies et sociétés de l'Espagne), Mr Morel en espagnol se hissa au niveau de André Sauveplane, précurseur d'un enseignement vivant des langues dites précisément vivantes, en français son épouse, une jeune femme charmante qui à l'instar de la prof d'EPS titillait notre libido apporta une dimension novatrice contrastant avec la tradition classique sclérosée de Singla ou Tudez, Mr Malon

qui avait déjà de la bouteille allait lui aussi dans le même sens. En physique Mr Szabo qui ne m'eut jamais sous sa coupe mais dont mes camarades faisaient l'éloge et Mr Verrier qui me permit d'améliorer un niveau médiocre, vinrent épauler Mr Teissier dont l'enseignement ne m'avait pas été profitable et ce n'était pas superflu. En maths le pilier, le pape de la maison s'appelait Gal, je ne porterai aucun jugement sur sa pratique pédagogique, je n'eus jamais à faire avec lui mais avec Madame Spilliaert dont le patronyme laissait supposer une origine flamande (si ce n'était elle au moins son époux et que l'on surnommait Marie Laforêt, la chanteuse aux yeux verts de huskie en vogue à l'époque , en raison de jambes particulièrement velues qu'elle rasait parfois tardivement) je ne parvins tout de même pas à combler complètement les lacunes que je traînais depuis la classe de cinquième où je n'avais jamais digéré les cours de Mr Suquet un bigleux avec des verres à double foyer qui garait sa 4CV tout contre le mur d'enceinte extérieur du lycée toujours au même endroit alors que les emplacements étaient au moins cinq fois supérieurs au nombre de véhicules (cette manie primait sur ses compétences arithmétiques supposées) et il le faisait de telle façon que tout un côté était éraflé, portant des traces de la pierre calcaire friable dont était constitué le mur. Été comme hiver il endossait un costume bleu clair trois pièces assorti de son éternelle cravate, à la fin de l'année scolaire bien que ne sachant pas s'il pourrait suivre sa classe il donnait des devoirs pour la rentrée de septembre ; il exigeait que les théorèmes soient transcrits en vert, les définitions en rouge et les démonstrations en bleu, c'était un maniaque de la couleur et s'il avait entendu parler de la nation arc-en-ciel chère à Nelson Mandela il aurait certainement pris fait et cause pour elle, peut-être militait-il contre l'apartheid du régime de John Vorster, mais comme je savais à peine placer l'Afrique du Sud sur une mappemonde je ne le sus jamais et d'ailleurs l'affichage des opinions ou de l'engagement politique était strictement prohibé dans ce bahut laïque. Son patronyme aurait peut-être mérité d'être précédé de la syllabe En....(suqué)

On se doutait bien que Tudez d'une part Sauveplane qui s'était engagé dans l'accueil des républicains espagnols lors de la « retirada », Ferras et Castagnier de l'autre, pour n'en citer que quelques-uns, ne devaient pas être d'accord à cet égard comme à tant d'autres (risques de déflagration est-ouest ou guerre d'Algérie) mais s'il y avait divergences ou affrontements verbaux ils ne sortaient pas du l'atmosphère ouatée de la salle des profs (en fait il n'y en avait pas, c'était l'embryon de bibliothèque qui en tenait lieu , c'était Mr Cornier dit Petit Boeuf autre adjoint d'enseignement ou répétiteur en espagnol qui s'occupait de façon très intermittente de prêter des bouquins sur lesquels personne déjà... ne se ruait vraiment, les divers manuels que les parents devaient acheter la plupart du temps d'occasion tant les budgets étaient serrés, qui gonflaient les cartables tout en étant relégués à la portion congrue !!! par les provisions hebdomadaires, étaient largement suffisants ; les neufs, ils les commandaient à la librairie Paul située sur le Boulevard Lafayette et les potaches les moins fortunés les payaient avec l'argent gagné pendant les vendanges précédant la rentrée).

Les duels idéologiques inter professoraux s'y déroulaient le cas échéant à fleurets mouchetés. En raison des tensions internationales et des conflits coloniaux ou post-coloniaux les occasions d'affrontements verbaux étaient nombreuses.

Bientôt le collège municipal qui avait accédé au statut de lycée mixte devint trop petit, craqua de toutes parts; des préfabriqués avaient été installés hors de son enceinte, de l'autre côté de l'actuelle rue de l'école du parc qui occupe désormais les anciens locaux. Un nouveau lycée baptisé du nom d'un pionnier du cinéma natif de Lunel Louis Feuillade sortit de terre route de Saint-Just ; en 1965 /1966 la cuisine était déjà opérationnelle tandis que les cours se poursuivaient dans le vieux bahut ; on allait y manger en procession mais je n'y pendis pas la crémaillère pas plus que Mr Gadal le principal aux manières douces et affables qui n'élevait jamais la voix, Un ancien officier à l'allure et à l'accent martiaux lui succéda, Mr Lemoine ; il n'avait en rien l'onction ou les manières doucereuses qu'aurait pu laisser supposer son patronyme, je subis peu de temps sa manière d'être forgée par un long séjour au sein de la Grande Muette (à l'exception de l'épisode algérien), muet lui ne l'était pas, sa voix de stentor résonnant d'un bout à l'autre du lycée, faisant même parfois frissonner les deux platanes centenaires de la cour de récréation qui en avaient subi bien d'autres,

l'écorce tannée par autant de siècles de mistral. Probable qu'il avait débuté sa carrière avant la débâcle de 1940 mais nous n'étions pas les enfants du troisième Reich, juste pour certains d'entre nous ceux des soldats qui étaient rentrés chez eux défaits pour les plus chanceux ou libérés des stalags en 1945 pour les autres, et donc en rien responsables de l'humiliation que l'armée française avait subie et qu'il n'avait peut-être pas digérée.

Je réussis contre tout pronostic professoral ou presque à décrocher le fameux bachot à la session de juin 1966 dont les épreuves écrites avaient lieu au Lycée Joffre à Montpellier, le nombre de candidats à Lunel était trop limité pour justifier l'organisation d'un examen de cette importance (on n'y passait même pas le BEPC), pas de mention pour moi mais seuls environ 20% des candidats furent admis la session de juin, les autres durent attendre septembre pour savoir s'ils seraient capables de saisir la deuxième chance qui leur était offerte. L'oral de contrôle de juin eut d'ailleurs lieu à Paul Valéry que j'intégrais en novembre, j'étais boursier et après quelques semaines de vacances passées en Espagne du côté de Tortosa chez le père d'un ami catalan qui faisait construire sa maison en vue de la retraite (c'était un ouvrier agricole immigré), après ces vacances donc je n'avais plus qu'à me soucier de trouver un job pour ne pas être une charge pendant l'été pour ma mère veuve depuis un an, la vigne avait besoin de bras.